

Mademoiselle Eugénie

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 20

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221828>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



N'E PAS DEFEINDU

LAI a dâi crouie leingue que preteindant que la Suisse l'è on payi bin biò, bin biò, que l'a la Libertà-Patrie, avoué onna dèfeinse à tî lè càro dâi tserràire. L'è se qu'èin a bin de cliào pancarte que sè diant :

Dèfeinse de fère còsse et cein,
ào bin vo sarà gadzi.

L'è oncora rein de payi cin à six franc, mà l'è prâo eimbâseint de portâ sè tsausse vè lo dzûdzo à bin mimameint lo syndique. Tant que lâi arâi dâi dèfeinse, lâi arâ dâi gâpion po gadzi et dâo coo po sè fère gadzi. L'è dinse la vya.

Sè prâo que lâi a dâi fin que diant que n'è pas dèfeindu de fère cein à còsse, mà que l'è dèfeindu de sè laissi preindre. Se vo voliâi m'accutâ, vo vu racontâ duve z'affère que dâi dzein desant dinse, duve tsaravoute..., on hommo et ... onna fenna.

Vu coumeinci pè la fenna et fini pè l'hommo. Vo z'allâ mè dere que lo bon Dieu l'a fé lo contréro : l'a fabrequâ Adam, et pu aprî Eve. Lo bon Dieu l'avâi prâo su sè raison, et du que voliâve fère onna galèza pernetta, l'a asseyi de fère l'hommo po avâi on brouillon. Aprî cein n'a pe rein zu qu'à recopii, ein doûteint à dâi pllièce, ein metteint dâi bocon à dâi z'autro, gratteint et rattacouneint, copâ on bocon mè lo fi de la leinga, et dinse et dinse. L'a dan bin fé de coumeinci pè l'hommo et mè pè la fenna, po cein que su pas lo bon Dieu.

Cllia fenna, l'avâi à nom l'Agace, et n'avâi pas adî fé cein que l'è permet. L'avâi onna felhie, la Sophie que l'ètai à maître pè Lozena. La dama l'ètai on bocon crebllietta, mà lo monsu l'ètai on boun'hommo, rein fyè avoué sè domestiquo : allâve droumi assebin avoué la Sophie qu'avoué sa fenna ! Cein l'è dèfeindu tot parâi ! Ma fâi, on coup, la dama s'è mousâite d'oquie et... l'a fotu la Sophie fro.

Stasse l'è rezuva à l'ottò, contâ l'affère à sa mère.

L'Agace l'a pas pî trâo bramâie, mà tot parâi l'a pas eimparâie et lâi a de dinse :

— T'i onna grôcha bedoûma : t'a pas su fère prâo ein catson.

* * *

Vaitcè clliaque à l'hommo.

Bètor allâve on coup à la pète dein on riò que l'ètai dèfeindu de preindre dâi pesson. Justameint lâi avâi onna grôcha pancarte vè lo boû que sè desâi :

Dèfense de pêcher à la ligne en cet
endroit. Amende 6 francs.

Sè pas se mon Bètor savâi lière à bin quie, mà adî è-te que l'arrevé à riò et coumeince à pètsi. Tot d'on coup, arrive on gendarme que lâi fâ dinse :

— Vo sède pas que l'è dèfeindu de pètsi ice ?

— Mâ, ve pèto pas, monsu lo gendarme.

— Na, vo ne pètside pas, pào-t'ître ! Adan qu'ète que vo tenî à la man ?

- L'è onna bercllire.
- Que lâi a-te à bet de cllia bercllire ?
- Onna feçalle.
- Et à bet de la feçalla ?
- On bocon de fiertsâu, quemet on crotset, tot corbo.
- Et su clli crotset ?
- Lâi a on petit vè.
- Et vo z'âi lo front de dere que vo ne pètsi pas ?
- Na !
- Et que fède-vo ?
- L'appreigno à nadzi à clli vè.
- Qu'arâi-vo repondu ?

Marc à Louis.

Chagrin motivé. — Une brave femme venait de perdre son mari. Après l'enterrement, dans la soirée, des voisines rendirent visite à la veuve.

— Vous vous consolerez, dit l'une.
— C'est bien triste, tout de même, dit une seconde.
— La maison doit vous sembler déserte, ajouta une troisième.

— Oh ! mes amies, sanglota la veuve, je suis bien malheureuse. Il me semble être seule au monde, car, enfin, le pauvre homme, depuis notre mariage, c'est la première fois qu'il découche.

MADemoiselle Eugénie

BLLE vit seule dans un petit appartement auquel on accède par un escalier bois. Elle possède deux chambres, une cuisine et une quatrième pièce étroite et mansardée, sorte de « réduit » où elle empile les brochures pieuses. Un petit galetas lui sert de garde-meubles. C'est là, dans cette soupenette trop exigüe qu'elle entasse, pêle-mêle, de vieux livres et des souvenirs de famille que des scrupules l'empêchent de détruire.

Ses chambres sont meublées avec goût ; la table ronde est au centre de la pièce, le fauteuil de reps rouge dans un angle près de la fenêtre et la commode, surchargée de photographies et de bibelots, se dresse en face du poêle de faïence. Aux parois sont accrochés de nombreux petits tableaux à versets bibliques en lettres d'argent.

Au temps de son opulence — c'est-à-dire à l'époque où elle était gouvernante dans de riches familles étrangères — Mademoiselle Eugénie portait des robes de soie, des chapeaux à plumes et des bijoux éclatants. Mais, depuis qu'elle est rentrée au village pour y achever paisiblement une vie qui fut parfois agitée, on la voit se vêtir d'une simple robe de laine brune et d'un châle de tricot noir.

Son retour au pays a été le point de départ d'une nouvelle existence. Finie la vie vagabonde et aventureuse à l'étranger ; finis les séjours prolongés dans les stations balnéaires où les journées s'écoulaient monotones entre la promenade et le bridge ; finies les croisières sur la Mer du Nord ou la Baltique ; fini, bien fini ce temps d'insouciance et d'abandon que Mademoiselle Eugénie évoque quelquefois avec une nuance de dédain auquel il se mêle un imperceptible regret.

Elle dit volontiers : « Au temps où je vivais dans le monde ». Ou bien : « C'était à l'époque de ma vie mondaine ». Dans sa bouche, ces deux mots « le monde » prennent un accent indéfinissable et font penser à quelque chose de monstrueux, quelque chose de pareil à la bête de l'Apocalypse. Aussi les notions élémentaires de tact

et de politesse vous obligent-elles à éviter ce sujet, dans vos conversations avec Mademoiselle Eugénie. Comme elle nous l'a fait comprendre maintes fois, pour elle « le monde » est mort. Sa vie véritable a commencé avec son retour au village.

* * *

Ses idées et ses affaires sont en ordre. Elle a réglé sa vie comme un mécanisme d'horlogerie. Elle se lève et se couche à des heures régulières, prend ses repas aux coups de midi et de six heures, touche ses petites rentes chez le notaire du chef-lieu de district et passe son temps à coudre, à reprendre des bas, à assister à des réunions et à distribuer des traités religieux.

Elle va partout répétant : « Le monde va mal, il n'y a plus de foi, la jeunesse se perd ! » Ses principes sont basés sur une orthodoxie absolue qu'elle défend de son mieux contre les adeptes de la nouvelle théologie ou ceux, combien plus dangereux, du rationalisme. Elle n'admet pas qu'on mette en doute l'inspiration littérale des livres sacrés.

A l'instar d'autres demoiselles de son âge qui, revenues de l'étranger, grignotent doucement leur petit capital, elle aurait pu se créer un groupe d'amies à qui l'on sert le thé à quatre heures de l'après-midi. En croquant un bricetou ou en dégustant un vacherin à la crème, ces demoiselles ont l'habitude de discuter les événements du jour, de passer en revue les menus faits du village et de porter des jugements, parfois téméraires, sur leur prochain. Cela, Mademoiselle Eugénie ne l'a pas voulu.

Elle aurait pu donner des conseils à ses voisines en se basant sur son autorité d'ancienne gouvernante à l'étranger. Elle aurait pu diriger les œuvres paroissiales, devenir le bras droit du pasteur, morigéner la jeunesse et tancer vertement les gamins mal élevés qui se promènent dans les rues à partir de sept heures du soir. Elle aurait pu faire bien des choses.

Malgré de nombreuses sollicitations, elle s'est tenue à l'écart. Est-ce timidité ? absence d'ambition ? A-t-elle craint d'aliéner une partie de sa liberté ? Nul ne saurait le dire. Ce qui est certain, c'est que Mademoiselle Eugénie s'est sentie appelée à une mission qu'elle remplit au plus près de sa conscience. Ce n'est plus une mission, c'est un véritable apostolat.

Cela a commencé peu après son retour au village. Ce ne furent d'abord que quelques brochures qu'elle distribua autour d'elle. Puis elle pénétra dans les fermes du voisinage. Elle apprit bientôt que le meilleur moment de trouver les villageois chez eux, c'est d'aller leur rendre visite, le soir, quand ils prennent place autour de la table de famille. Au début, ce fut une surprise, puis on s'habitua. Elle entra sans bruit, s'asseyait sur un tabouret, racontait des histoires d'édification, c'était la vie exemplaire de certains grands hommes anglais ou américains puis tirait de sa sacoche quelques petits traités dont elle recommandait la lecture.

Peu à peu, on s'est habitué à cette visiteuse inattendue et l'on s'étonne même lorsqu'on ne l'a pas vue de longtemps. On dit : « Tiens, tiens, voilà bientôt trois semaines que Mademoiselle Eugénie n'est pas revenue. Serait-elle malade ? » On cite ses menus propos, on tourne en ridicule ses travers — oh ! sans méchanceté — et l'on

ajoute qu'elle fait beaucoup plus de visites que le pasteur.

Pour elle, indifférente à l'opinion des gens de son village, elle poursuit sa tâche avec un dévouement inlassable. Son champ d'activité s'étend bien au-delà des limites du territoire communal. Maintenant, elle rayonne dans toute la contrée. Elle pénètre dans les milieux les plus divers et ne craint pas les rebuffades. Il lui arrive même de les rechercher, sachant bien que tout cela lui sera compté un jour.

Plus elle distribue de traités religieux, plus elle en reçoit. C'est par ballots entiers qu'ils arrivent à son domicile. Elle s'en empare avec des mains avides et des yeux brillants. Pour feuilleter, pour lire ses brochures, elle a les gestes et les attitudes d'une fille romanesque recevant son premier message d'amour. Sa lecture achevée, elle met de l'ordre dans ses paperasses, fait des classements suivant les goûts de ses lecteurs et remplit sa sacoche pour une première distribution. Ensuite, tel un voyageur de commerce qui va, de maison en maison, vanter sa marchandise, elle présente ses « bonnes feuilles » avec simplicité, avec chaleur, avec bonté.

Son activité est si grande dans toute la contrée que le syndic a refusé de créer une bibliothèque communale, jugeant que ses administrés recevaient suffisamment de littérature à domicile.

* * *

Or dernièrement, Mademoiselle Eugénie a eu une petite aventure qui lui a causé une certaine émotion.

Figurez-vous qu'au cours d'une de ses tournées, elle fut prise, au retour, d'un malaise qui l'obligea à s'asseoir au bord de la route. Le soleil venait de disparaître derrière la montagne et un vent froid soufflait avec violence. Enveloppée dans son éternel châle de tricot noir, la tête penchée en avant, les coudes aux genoux, elle restait immobile. Soudain le bruit d'un moteur l'obligea à lever les yeux. Elle vit venir une belle automobile montée par deux jeunes messieurs. Elle pensa : « Voilà bien les jeunes gens d'aujourd'hui ; ils passent leur temps à se promener au lieu d'avoir une occupation sérieuse. » L'auto s'arrêta. L'un des voyageurs descendit et invita Mademoiselle Eugénie à prendre place. Toute heureuse de l'occasion qui lui était offerte de rentrer chez elle avant la pluie, elle remercia, dans son cœur, la Providence d'avoir mis sur son chemin des jeunes gens aussi aimables. Elle s'installa confortablement et la voiture partit à vive allure. Mademoiselle Eugénie regardait tantôt le paysage qui fuyait sous ses yeux, tantôt ses compagnons de route qui riaient en fumant des cigarettes.

Brusquement, un doute la saisit. Toutes ses lectures lui reviennent à la mémoire — ses lectures quotidiennes où il n'était question que de jeunes filles enlevées en plein jour par des bandits vêtus comme des « gentleman » et de braves femmes disparaissant sans plus laisser de trace. Et, l'imagination aidant, elle se vit, elle, l'honnête Mademoiselle Eugénie, enlevée à son tour et subissant d'ignobles outrages.

— Messieurs, messieurs, s'écria-t-elle, au comble de l'épouvante, dites-moi, vous... vous ne faites pas la traite des blanches au moins ?

Un éclat de rire fut la seule réponse qu'elle obtint, un éclat de rire qu'elle ne tient pas à entendre deux fois !

Depuis ce jour-là, Mademoiselle Eugénie a juré de ne plus jamais monter dans une automobile inconnue.

Jean des Sapins.

Malice enfantine. — Le papa de Bobby donne à son petit garçon vingt centimes pour le récompenser de sa bonne conduite à l'école.

Le lendemain : Papa, veux-tu me donner vingt centimes ?

Le papa : Certainement, mon petit, mais qu'as-tu fait de ceux que je t'ai donnés hier ?

Bobby : Je les ai donnés à un vieillard !

Le papa : Tu as bon cœur, mon enfant, voici cinquante centimes !

Quelques jours plus tard.

Bobby : Papa, veux-tu me donner encore vingt centimes pour le vieil homme ?

Le papa : Mais où est-il ce vieil homme, j'irai le trouver ?

Bobby : Au coin de la rue... il vend du nougat !..

HYMNE AU PRINTEMPS

O vous, dont on entend toujours
Avec bonheur les vocalises,
Petits oiseaux, chantez les brises
Du gai printemps aux frais atours !
Célébrez la douce harmonie
Et la beauté, et la splendeur
Des prés, des champs, des bois en fleurs !
Entonnez tous la symphonie
Du printemps, du printemps vainqueur !

Et vous, rivières et ruisseaux
Qui poursuivez vos causeries
Dans les taillis et les prairies,
Parmi les herbes, les roseaux !
Célébrez avec allégresse
Le beau soleil dont la chaleur
Donne à la terre sa vigueur !
Qu'un clapotis chante sans cesse
Le printemps, le printemps vainqueur !

Et nous, à ces concerts touchants,
Mêlons nos voix harmonieuses !
Retentissez, chansons joyeuses,
Pour faire escorte au doux printemps !
Admirons cette féerie,
De nos vallons brodés de fleurs,
De notre lac aux flots jaseurs !
Célébrons tous, l'âme attendrie,
Le printemps, le printemps vainqueur !

Mmc Châtelain-Roulet.

UN SPÉCIALISTE EN BRIC-A-BRAC

DANIEL avait la riposte prompte et fine comme beaucoup de bons Vaudois. Cette faculté lui fut précieuse en affaires et le mot pour rire, qu'il savait placer au bon moment, lui facilitait souvent la conclusion d'un marché. J'oubliais de dire que Daniel, quoique ayant été élevé à la campagne, s'était lancé dans le commerce où il trouvait, mieux qu'aux champs, un terrain propice à l'exercice de ses dispositions natives. Né sous le signe de Mercure, diraient les astrologues, il avait la passion du négocié et il ne lui manquait, pour faire fortune, que l'esprit de suite et le goût de l'économie ; malheureusement, s'il possédait au plus haut degré le don du « maquignonnage », ces deux qualités lui faisaient complètement défaut. N'eût été son manque de scrupules, notre homme eût fait un brillant commis-voyageur. Mais voilà, il ne s'embarrassait pas non plus, de principes et vantait, avec une égale persuasion et une invariable éloquence, la bonne et la mauvaise marchandise.

Daniel vendit de tout : des engrais, des tourteaux, des sonnailles, des parapluies et des réveil-matin. Il fut, ainsi qu'il le dit lui-même, « spécialiste en bric-à-brac » !

Ses bons mots sont encore souvent cités.

On raconte, entr'autres, qu'ayant vendu une fois au forgeron du village de B. un coucou de la Forêt-Noire garanti en parfait état de marche, il s'était attiré d'amers reproches de son client lequel se plaignait de ce que le coucou ne chantait pas. Comme cela se passait à la Noël, Daniel eut tôt fait de trouver une échappatoire.

— Avez-vous jamais vu, Jérémie, lui répondit-il avec un aplomb déconcertant, un coucou qui chante en hiver ?

Une autre fois, c'était un rasoir de sûreté dont il disait monts et merveilles et au sujet duquel le syndic de P., qui en avait fait l'acquisition, émettait de vives critiques.

— On a beau savonner, la lame ne coupe pas et les poils de la barbe plient sous le fil ! expliquait-il.

Et l'imperturbable Daniel de répondre :

— Un conseil, syndic et ça ira tout seul : mettez tremper la tête la veille... !

Pour finir, cette anecdote :

Un quidam avait amené sur un pré de foire du Gros de Vaud un baudet maigre et vieux qu'il s'évertuait, sans y réussir, à faire trotter devant les amateurs. Ce que voyant, le rusé Daniel s'approcha de la bête et, adroitement, sans que nul n'y prit garde, lui glissa dans l'oreille son bout de cigare. Sous l'effet de la brûlure, Maître Aliboron s'emballa et rue, bousculant son propriétaire.

— Que lui avez-vous dit à l'oreille ? interroge un spectateur qui avait remarqué le manège.

— Je lui ai dit qu'il y avait une mise de foire à Echallens ! répliqua le loustic.

A. Mex.

COLLECTE EN FAVEUR D'UNE VICTIME DES COLLECTES (1835).

Cette boutade, écrite par le spirituel écrivain genevois Petit-Senn, est encore de notre temps. Il semble que plus ça change, plus c'est la même chose. Les collectes sont donc une épidémie de tous les temps. Que dirait-il maintenant ? Sa langue s'allongerait d'une façon si démesurée que les langues des « Conteurs » n'y pourraient suffire.

DEPUIS quelque temps les appels à la bienfaisance publique se sont tellement multipliés, qu'un vertueux philanthrope, désespérant de ne pouvoir y répondre encore, a formulé la circulaire suivante, plus particulièrement adressée à nos gros capitalistes et à nos plus riches banquiers.

Messieurs,

Je suis ce qu'on nomme vulgairement un Genevois de la vieille roche, fier de nos institutions orgueilleuses des embellissements de notre cité, jaloux de notre renommée à l'étranger ; ce qui flatte surtout mon amour-propre de citoyen, c'est la vertu qui est ici le plus beau fleuron de la couronne du peuple, la charité, vertu qui, de tout temps, et à présent plus que jamais, a régné dans nos murs, à tel point, que je me vois dans la pénible nécessité d'avoir recours à la vôtre pour pouvoir exercer encore la mienne. Oui, messieurs, je ne dirai pas les collecteurs m'ont tout pris, mais je dirai je leur ai tout donné. Les incendies, les grêles, l'occupation militaire de Schwytz, la détresse des sociétés de musique kakupertienne, sacrée et fédérale, les inondations des petits cantons suisses, nos dix ou douze établissements publics de bienfaisance, les indigents de mon quartier, les écoles des petits enfants, les vitraux et vitreaux de nos églises, voilà ce qui vient d'anéantir toutes mes ressources, et me force à ne plus ouvrir ma porte maintenant, de crainte d'introduire chez moi un collecteur dont il me serait impossible d'accueillir la demande, et que je trouverais trop pénible de renvoyer en lui demandant seulement une mauvaise opinion de ma libéralité. Quelques paires de souliers me restaient encore au fond d'une armoire, et ma femme vient de les envoyer à des malheureux qui ont été inondés par des trombes d'eau, comme nous l'avons été par des collectes. Réduit à cette déplorable situation, je ne puis m'empêcher d'en vouloir un peu à ceux qui ont mis si souvent mes revenus à l'épreuve, qu'ils ont fini par les mettre à néant. Sans doute j'aurais pu refuser mon concours à ces circulaires intéressantes qui me signaient également et le cœur et la bourse, mais l'idée d'être noté comme sourd aux cris plaintifs de la misère épouvantait mon civisme, et j'ai si bien rempli mes devoirs de chrétien à cet égard que j'ai vidé mon escarcelle de petit rentier. Je ne trouve sans autre argent que celui qui m'est nécessaire pour ne pas mourir de faim, sans autres vêtements que ceux qui me sont indispensables pour ne pas périr de froid ; tant les demandes présentées sous toutes les formes, tant elles m'ont dévalisé de pied en cap, tant l'on a bien voulu solliciter et recevoir les dons de toute espèce d'objets : il n'y a pas jusqu'à quelques plats de choux, que je cultivais dans un petit clos qu'on n'ait daigné envoyer de ma part à des centaines de grêlés à vingt-cinq lieues d'ici. Aussi je ne saurais lire maintenant les papiers publics sans effroi ; tous les incendies qui éclatent à trente lieues de circonférence autour de Genève m'inspirent de l'inquiétude ; il me semble voir une nuée de collecteurs sortir de leurs flammes ; il est de même des gelées, grêles, trombes, orages, etc., etc. En dépit des assurances mutuelles, toutes ces calamités lointaines retentissent dans nos murs, et viennent sonner à toutes les portes. Nous voici devenus les redresseurs des torts de la